

LE MONDE DE LA PECHE

A TROUVILLE

A LA FIN DU XIX^e ET DEBUT DU XX^e SIECLE

Remarques de phonétique et de présentation

Les mots inexistantes en français ou dont la prononciation est singulièrement altérée à Trouville seront transcrits en phonétique à l'aide de l'alphabet de Gillieron, spécialiste de dialectologie. Ces mots apparaîtront entre crochets, suivis de leur traduction littérale entre guillemets simples, et entre guillemets doubles pour les traductions inexistantes en français. Les syllabes particulièrement allongées dans leur émission seront surmontées d'un trait horizontal.

Les phénomènes dialectologiques les plus fréquents que l'on peut relever à Trouville sont les suivants :

1° Les sons ouverts sont souvent allongés, les brefs plus rarement.

Ex : (broèn) ' brume ' et (ékoroé) « écoreur »

2° La marque du pluriel entraîne généralement l'allongement de la syllabe finale

Ex : un (pékoé) ' un pêcheur ' / des (pékoé) ' des pêcheurs '

un bateau / des bateaux

3° De nombreuses finales disparaissent.

Ex : la mé 'la mer'

4° Le 'h' en position initiale peut être très guttural et fortement expiré, ainsi, par analogie, que certains 'r' en position initiale également.

Ex : r'haler /-haler ; r'amarrer /-amarrer

5° Face au son 'oi' du français central, nous trouvons un son fermé 'oué'.

Ex : (norwè) 'norait'

6° Un mot commençant par 'ch' en français central commencera par la prononciation 'que'.

Ex : chien (kye) / chabot (kabo)

7° Un mot commençant par 's' en français central commencera par 'ch' à Trouville.

Ex : sabot (çabo)

ALPHABET DE GILLIERON

a : patte

à : pas

oè : fleur

o : porc

e : petit

é : café

oé : peu

u : nu

i : fini

è : mer

o : sot

u : chou

a : bane	e : fin	o : pont	
	oe : un	b : barbe	ç : chou
z : rase	f : fort	g : garde	
	j : neige	k : que	l : lit
m : mate	n : nu	p : porte	
<hr/>			
	r : rat	s : celui	t : table
v : vers	w : louer	w : huit	
	y : vieux		

Il semblerait que l'étymologie de Trouville soit « Thorulfrvilla ». Thorulfr aurait été un des nombreux compagnons de Rollon dont le nom se serait attaché à la part de terre lui incombant. On explique de la même manière l'origine de deux secteurs de la ville : Callenville et Hennequeville. Une autre version, fort peu accréditée celle-là, aurait fait de Trouville un village fortifié ou défendu par une tour, s'appuyant pour cela sur l'étymologie latine « turris villa ».

Le port de Trouville s'étire le long de la Touque, modeste rivière côtière de la Manche, et, pour sortir en mer, les bateaux doivent profiter des heures où le flux gonfle l'embouchure.

Au début 19^e siècle, Trouville n'était qu'un pauvre hameau de pêcheurs. De rares maisons couvertes de chaume se blottissaient autour d

'une humble église dédiée à saint Jean ;réduite dans ses dimensions ,elle est aujourd'hui chapelle de l'hôpital ;mais elle était suffisante pour les quelques centaines d 'habitants d ' alors .

A cette époque ,d ' ailleurs ,pas question de port. Il faut remonter quelques trois kilomètres dans l 'estuaire peu engageant de la rivière pour trouver un abri sur : Touques , dont les vieux quais ont vu accoster jadis les barons de Guillaume le Conquérant préparant la guerre d 'Angleterre dans son château de Bonneville .En aval ,le navigateur faisant fi de la petite crique d ' échouage qu 'il avait à sa gauche ,au pied d ' une falaise escarpée .A flanc de coteau , un sentier ; il deviendra l ' actuelle rue des Ecores . En ancien français , le terme écore , d ' étymologie néerlandaise , désignait un escarpement , un écueil. Ce même étymon apparaît toujours dans accore. A la limite de la berge, là où le courant ronge le pied de la falaise, se forment les écores. Pour certains, le mot désignerait aussi les dépôts laissés par le courant sur la berge.

L'essor touristique de la ville du à l'engouement d'artistes et d'écrivains qui cherchèrent à partir de 1825 à nourrir leur inspiration, ailleurs qu'à Paris. En la circonstance, le découvreur du Trouville mondain et balnéaire fut le peintre Charles MOZIN (1806 - 1825).

Mais ce n'était certes pas à Mozin qu'il pensait Henri Sénécal, dit Bombarde, en ce matin froid de Janvier 1903 en longeant les Ecores. Dans son

logis aux trois pièces superposées, il laisse une femme taciturne à force de soucis et quelques bambins morveux et faméliques. « Les pauvres gens » de Victor Hugo sont encore et toujours là. Au passage, il va être rejoint par « Tit Cul » , son matelot, et tous deux vont se hâter de descendre au port pour monter à bord de « La Lune », le bateau de Sénécal, avec l'espoir toujours renouvelé de faire une bonne marée de crevettes et de « Flondes ».

Bombarde et Tit Cul ne sont pas les seuls à avoir un sobriquet. Hier, comme aujourd'hui, tous les pêcheurs en ont un. Ainsi, seraient-ils bien surpris les (orze), « horsin », c'est-à-dire ceux qui viennent d'ailleurs et qui flânent chaque semaine et à l'époque des vacances le long des quais ou aux abords de la poissonnerie, dont le pittoresque et la couleur attirent inmanquablement les amateurs de pellicule, d'appendre qui ils côtoient. Que de célébrités cachées parmi les pêcheurs trouvillais dont les sobriquets pourraient fièrement s'inscrire aux plaques des rues.

Soupçonneraient-ils par exemple que ce grand gaillard, l'un des premiers sur le quai à porter une opulente barbe, digne des plus anciens loups de mer, n'est autre que « Jésus » ? Outre la barbe, il n'est pas impossible non plus que sa douceur de caractère lui ait valu ce surnom.

Et devinez avec qui il parle « Jésus » en ce moment ! Mais avec « Picasso » bien sur. Pourquoi s'étonner, quand on sait que ce jeune pêcheur, à l'allure toute nordique, affectionne particulièrement les teintes vives quand il repeint son bateau .

On pourrait d'ailleurs établir une classification parmi tous ces surnoms. Il convient aussi de noter que leur origine est tantôt inexplicable -

quand le sobriquet n'a pas de signification - et tantôt inexplicée - quand il a été donné sans raison véritable - . C'est ainsi que nous trouvons : « Nic Nac », « Gros Loulou » , « Nono », « Minawé », « Titi Yoyo », « P'tit Louis », « La Saucisse », « Ti Boudin », « Lapin » (ce matelot fut ainsi surnommé à la suite d'une péripétie alors qu'il avait emporté dans son panier de marée du lapin, mets réputé porter malchance), ~~« Fakir »~~, ~~« Cuisse de Bibet »~~ (bibet est le nom local donné à de petits moustiques), « la Cerise ».

Viennent ensuite des noms en rapport avec la vie des matelots à bord : « Manche de gaffe », « Sans drisse », « le Banqueux », « Météo », « la Peste », « la Guigne » (cause de leur malchance), « Mille Sabords » (se fit moquer de lui pour son manque de pratique dans l'usage des sabords), « feux d'la passe ».

Les personnages célèbres apparaissent avec « Landru », « Jésus », « Picasso » et « Damsey » dont le profil écrasé rappelle celui du boxeur connu. On notera aussi deux noms liés à la publicité : « Coluche » et « Père Magloire ». D'autres célébrités, avec les héros de bandes dessinées : « Garcia », « Grand Yaka » et « Haddock ».

Quelques sobriquets font allusion au passé de ceux qui les portent, même à leurs origines : « le Nordiste », « P'tit Caporal » , « valet de chambre » (pendant son service militaire, il fut ordonnance), « l'Africain », « Peau de pus » (en souvenir d'une forte acné juvénile, mais aussi, selon une autre source, à cause d'une malchance continue avec l'orthographe « Pot d'pus », « le Nègre » (mécanicien avant les progrès techniques, il ressortait toujours de

la chambre des machines le visage tout noir), et « le Danseur », bon valeur sans doute.

~~Bien sur, ce sont des détails vestimentaires, des particularités~~ physiques ou morales, qui ont été le plus souvent à l'origine des surnoms portés par les pêcheurs : « Ti chapeau », « Ti curé » (coiffé à longueur d'année d'un béret à l'allure très ecclésiastique paraît-il), et « la d' saille » (le verbe « désayé » : « désailler » signifie être négligé dans la tenue vestimentaire). « Mitraillette » parle très vite et nerveusement, toutefois, il ne s'emporte pas comme « Choléra » (ce nom, comme la maladie, évoque la malchance, mais aussi, par son homonyme, la colère), et n'a pas non plus les dons de « l'Orateur » ; pour compenser les bavards, un homme très calme et réservé : « le Taciturne », et puis aussi l'intellectuel du coin : « l'Ecrivain » ; pareillement réservé, d'allure altière et distinguée, voici « l'Amiral ».

Et puis il y a encore « Quasimodo », à la silhouette anguleuse, « Tit Côtelette », « Bambino » (chantait ce refrain lorsqu'il avait bu un peu trop de vin du Rhône dont un verre est dénommé par les matelots : « un p'tit ' côtelette), « lèv ' de cat » (comme un chat ,il passe fréquemment sa langue sur ses lèvres), « la blèque » ('adjectif blet se prononce dans notre région (blèk), il qualifie celui auquel il est attribué du fait d'une forme physique pas toujours excellente .)

Il faut en effet savoir que cette coutume des surnoms doit peut-être à sa longue existence le fait de perdre un peu de son pittoresque auprès des sobriquets qui existaient aux alentours de 1910, et qu'il est aussi possible de classer par séries.

D'abord, ceux pour lesquels aucune explication claire ne peut être retenue : « Rodof », « la Reine », « l'Homme blanc », « Barignète », « Galoubé », « Guerbette », « les Taupes », « la Race », « Bombarde », « Bécasse », « Frac », « Cagnol », « Flipin », « Mognome », « Bois sec », « Rénel », « Golo », « Tit guss ».

Des particularités physiques ou vestimentaires se retrouvent chez : « le Bœuf », « Mastoc », « Pataud », « Bistoc », « Gros Cul », qui étaient des hommes forts et lourds ou à l'allure gauche. Nous pouvons par contre leur opposer : « le Nain », et « Coupe en deux », très petits, « Cul maigre », « le fluet ». Le petit dernier d'une famille était « Cadet », un autre : « Fils unique », et l'agile : « Tit Singe ».

Leur chevelure rousse avait fait surnommer « le Rourgue » et le « le Piar ». Un visage particulier pour « Tit rat » (il avait une petite tête, donc une tête de rat. L'actuel pêcheur ainsi nommé s'est singularisé en tuant les rats à bord des bateaux). « Tête carrée » et « Tête rare » (son ancêtre portait ce nom vers 1905 ; il n'avait rien de très extraordinaire, mais, lorsqu'il était bébé, sa

mère, admirative, disait de lui qu'il avait une tette rare). « Vent d'amont » avait la tête penchée, comme poussée par un fort coup de vent. Des difficultés de langage pour « le Bègue » et « Kéno » (comme il bégayait Kéno commençait toujours ses mots par : ké ké... « Gogneux », quant à lui, louchait).

Tout commentaire serait superflu pour « Couillard blanc », « Bitte d'acier » et « Bandard ».

« Tite botte » portait des petites bottes qui faisaient l'envie des autres matelots (avant d'avoir des bottes de caoutchouc, les matelots portaient aux jambes des bandes de toile huilée); « Chabottier » marchait toujours en sabots, tandis que « Chabotin » faisait claquer les siens à plaisir.

Vient ensuite la notification des traits de caractères. Un homme très soigné : « Doré », qui s'oppose à « Brodé » (cet adjectif contient l'idée de sale « brodé »). Tels autres, « les Chinbetes » manquaient un peu d'esprit. Et puis, voici tout un défilé de gens très loquaces et très surs d'eux : « Bavardo », « Faro », « le Paon », et « l'Empereur ».

Il avait mieux que ne se rencontrent pas : « le Turbulent », « le Tigre » et « la Guerre », toujours prêts à engager le combat, tempérés peut-être par la douceur de « la Lionne ». L'optimiste était « Beau temps ». Par contre, il y avait les grincheux : « Puisse vinaigre », « gueule en pente » et « Jean

Bonhomme » (un Jean Bonhomme est un Bernard - l'ermite qui a la particularité de (rwiné) « rouiner », c'est - à - dire d'émettre de légers bruits et de marmonner en son for intérieur).

~~La vie en mer a bien sur été le prétexte à de nombreux sobriquets :~~

« Père pointu », dont la barque était une platte pointue à la poupe comme à la proue ; comme il n'avait pas donné de nom à son bateau, un, parmi tant d'autres, Perchey, fut seulement « Perchey Chinquante », numéro d'immatriculation de son embarcation. Le propriétaire pouvait aussi recevoir le nom de son bateau : « Nordè » (vent du nord), « Bengali », « Brick », « l'Orégon » (ce n'était pas vraiment le nom du bateau mais sa coque était faite en bois de l'Orégon) ; « Millionnaire » quant à lui s'enorgueillissait d'une belle barque.

La vie à bord est évoquée par : « la Douane », « Mal en Mer », « la Chique », « Tipain » qui, au lieu d'emporter en mer comme ses camarades de grosses miches de pain brié (pain fabriqué en Normandie, sa pâte très tassée fait qu'il se conserve bien et longtemps), achetait du petit pain ; « Sans Boyaux » était légendaire pour sa fringale de poisson vivant. Il prenait par exemple une petite sardine toute frétilante, lui disant : « petit, petit poisson, viens à moi », et il l'avalait sans autre forme de procès. « Cache pèsson » (prononciation de chasser et de poisson, ce verbe s'emploie souvent à la campagne dans l'expression : cacher les betes) était synonyme de mauvaise peche.

La cohabitation avec le monde sous - marin permet aussi de faire connaissance avec « Gueule de raie » et « Gueule de sole ». Un jour qu'à bord on mangeait du pot - au - feu, tel matelot dont les voisins avaient encombré l'assiette d'un os de plate - cote s'était exclamé, mêlant le français et l'anglais : « oh ! le bigue... nos » (bigue, pour l'adjectif anglais : big = gros, et : nos, contraction de : un os). Un autre pêcheur aurait eu ce sobriquet de « Bigueneau », et mes informateurs les plus âgés l'expliquent en faisant le rapprochement avec le nom donné aux mares d'eau qui restent sur la plage à marée descendante : les (no). Fermant cette série, il y a « la Rémouqueuse » (du verbe remorquer), toujours prêt à lancer un bu (but) ('boute' : toute espèce de filin) pour aider un bateau en difficulté.

Mais les surnoms les plus savoureux sont sans aucun doute ceux qui ont été donnés à la suite d'un événement marquant ou d'une aventure cocasse survenue dans la vie de ceux qui les portent. Sans prétention d'abord : « les Qiens », qui possédaient des chiens , « le Bleu », qui affectionnait particulièrement la peinture bleue, et « Gueule de Tirelire ».

De voyages ou de souvenirs militaires : « le Maroc », « le Russe », « Tambour », et « la Pomme » (il avait eu une altercation avec un marchand auquel il aurait voulu acheter des pommes ; celui-ci refusant, le militaire offensé fendit le sac de pommes d'un coup de couteau). Il avait séjourné en Chine lorsque ce pays était divisé en concessions territoriales.

D'une activité professionnelle : « Chasse - marée », parce qu'il devint éclusier, et « Batayol » (nom d'une pièce de la charpente d'un navire) qui avait été charpentier de marine, auxquels on ajoutera en raison du caractère temporaire de son occupation « le Père Rabu » (du verbe « rabuké » dont il a été donné une fort jolie définition : faire la mine d'or, c'est - à - dire rechercher sur la plage tous les objets bijoux surtout - perdus dans le sable et réapparaissant particulièrement après les grandes marées).

Des faits aussi variés qu'inattendus : « le Dard » avait été piqué par un insecte ; douillet et inquiet tout à la fois, il ne faisait que répéter : « j'ai l' dard, j'ai l' dard ». Une bagarre, un soir entre deux matelots, les avait conduits en prison pour la nuit ; au petit matin, l'un d'eux dit : « le soleil se lève », et l'autre de répondre : « tout à la douce » ; d'où leurs surnoms : « le Soleil » et « la Douce ». Son bateau ayant échoué devant les marais de Deauville, cet autre se lamentait : « ah ! quel sinisse ! » (déformation de : sinistre) ; « le Bazar », lui, proférait cette expression en forme de litanie dès qu'il était un peu éméché. Dans les mêmes circonstances, un de ses compères : « Bonésboc » souhaitait toujours retourner au village de Bonnebosq, dont il déformait la prononciation ; il y avait connu, disent ses témoins, une cuite mémorable.

Enfin, il faut mettre à part trois sobriquets parce qu'ils furent déjà portés dans les générations précédentes ; ce sont : « Cabinet », « Turbulent » et « Tête rare ».

Je terminerai avec le souvenir de l'aventure galante de ce pêcheur trouvillais qui, chaque fois qu'il partait Outre - Manche vers sa belle, disait en respectant quelque peu la prononciation anglaise du prénom : « je vais revoir ma Cathy » ; il est resté à tout jamais « Maquetti ».

Avec son modeste « La Lune », Bombarde ne s'éloignait guère de la cote, ce qui par contre était le cas pour les plus gros « batyào » 'bateau' ; bateau est le terme général, mais il est utilisé de préférence au nom spécifique des diverses barques de pêche. On prenait régulièrement la mer pour une marée ; durée d'éloignement d'un bateau de son port d'attache de 15 jours - 3 semaines, quand on faisait Ostende ou les cotes anglaises. La mer du Nord étant particulièrement poissonneuse.

Se heurtant au quai, les bateaux de première ligne en subissaient le contre coup. Pour l'atténuer, les pêcheurs mettaient à l'extérieur des lisses de boules de corde tressée : les ballons, que remplacent maintenant des pneus.

Que fallait - il faire avant d'embarquer ? Ranger les bannes (le poisson, que l'on met maintenant dans des caisses en bois, était précédemment dans des paniers d'osier), les boites « d'adobàj » (ce terme désigne les boites de conserves. Il n'était pas question d'oublier le tonnelet de « bèr » 'boire', autrement dit : la boisson. C'était absolument synonyme de cidre. Ce terme s'employait à la campagne pareillement. A propos du « bèr » on disait toujours : « à bord y'a l' patron pour commander et l' mousse pour

tirer l'cid ». Mais le plus gros travail c'était pour le calier. C'est lui qui avait la responsabilité de la cale à « pèsò ». Il mettait dans les bannes la glace que les matelots avaient presque pilée avec une épissoire.

~~Il faut parler de la cale à poisson par opposition à la cale d'avant et~~
au trou d'arrière où l'on entreposait cordages et voilures. Par suite de la plus grande rapidité des bateaux - et donc de leur séjour réduit en mer - la cale à poisson a peu à peu disparu, les caisses de poisson s'alignant sur le pont. Les chalutiers de Trouville ne sortent guère plus d'une douzaine d'heures, alors qu'ils partaient plusieurs semaines. Seuls les bateaux armés pour la coquille Saint - Jacques, qui plus loin, peuvent s'absenter quelques jours.

La glace venait de Norvège , il s'agissait simplement de morceaux de banquise. Vraiment, « y' avé u foli » 'il y avait où folir' : ce dernier verbe, qui n'existe pas en français, est très employé dans notre région au lieu de : ' tomber fou'.

Comme tous les pêcheurs, Bombarde, pour affronter la mer, hostile quand on songe à la rudimentarité des embarcations, était « griié » de la tête aux pieds : 'grillé', c'est - à dire « habillé ».

Il avait le plus souvent vareuse de « fro », drap marine, et sur la tête une perruque, bonnet bleu et blanc fait en laine. « i poé fèr fré, ki dizé, j'

ayoèbye gryé ». Quand il y avait « d' la ploè » ou « d' la broen », il changeait de tenue : il portait alors un « karik » et un « serwé ». Bombarde, comme tous ses compères, portait de grands bas tricotés que les femmes faisaient tout le temps. Leur couleur ne variait guère : c'était chiné, marron et violet. En mer, ils avaient des bottes, et en ville des galoches. Ils s'enveloppaient d'un tablier ciré. ~~La tenue du matelot n'aurait pas été complète sans le « fulâr » qu'il portait le dimanche et qui se réduisait en semaine à une écharpe de laine appelée 'cravate'.~~

En 1904, un bateau ayant sombré au large d'Aurigny, le patron tira, avec un camarade, un matelot qui ne savait pas nager, l'attachant à leur cravate dont ils tenaient l'extrémité dans la bouche. Mais le pauvre se noya à proximité du rivage, et les deux autres furent secourus par un chien. L'île d'Aurigny se situe au Nord - Ouest du Cotentin ; ses parages étaient si difficiles pour la navigation qu'il existait sur la cote un refuge où l'on recueillait les naufragés à l'aide de chiens entraînés à cet effet.

Au retour de la marrée, toujours pénible et fatigant, c'était au tour des femmes, les « débarkoez » d'entrer en scène. Bien sur, on ne prévoyait pas l'heure de rentrée au port comme aujourd'hui puisqu'il ne fallait compter que sur les voiles et les rames. Ceux qui arrivaient avec le flot étaient avantagés. Ils allaient retirer un numéro qui correspondait à la place qu'ils occuperaient pour la vente à la criée, par - terre d'abord, et plus tard sur table. Pour ceux qui avaient manqué la rentrée, il fallait rester au bout de la jetée et « batlé ». Ce verbe signifie : aller et venir du bateau au lieu de vente du poisson. Celui - ci, déchargé du bateau resté au bout de la jetée, était transporté par des

matelots et des aides, familiaux généralement, dans des camions. Les informateurs le plus âgés utilisent fort à propos le sens premier du mot camion : chariot bas à quatre roues. Il va sans dire que ce transport était long et fatigant.

Si l'eau n'était pas trop basse, le Rougue, que l'on appelait le « hâlò », récupérait quelques bonnes volontés, en particulier les femmes des matelots dont le bateau était à proximité, et on le « hâlè » jusqu'au port. Il n'était pas rare d'entendre, avant même qu'un bateau soit à quai, un mareyeur crier au patron d'un équipage : « à tu kek çaz, j'te pra ta marè » : 'as - tu quelque chose, je te prends ta marée'. La marée désigne ici le produit de la pêche réalisée pendant la sortie. Pour parler d'une bonne marée, on dit : « ça a été » ; d'une très bonne marée : « on a fait l' coup » ; et avant la guerre de 1940 : « on a fait 1005 », c'est - à - dire plus de 1000f, ce qui était alors un bon prix. Pour une nouvelle marée, par contre, on disait : « on s'est torché », et en bon Normand qui se respecte on dira : « c'est tout court » pour une marée moyenne.

Les mareyeurs étaient de gros marchands qui venaient de Saint - Pierre - sur - Dives, Falaise, Trun, et même plus loin. Ils arrivaient le soir en voiture à cheval , couchaient dans les hôtels de la rue du commerce, et on peut dire que cette rue - là portait bien son nom car tout laisse à penser qu'il s'y pratiquait toutes sortes de commerces. Le lendemain matin, entre 7 heures et 8 heures, tout le monde allait à la criée, qui pouvait durer jusque vers 11 heures - midi. Et là encore, nous retrouvons quelque grand - mère, enveloppée dans un grand tablier dont les coins remontés dans la ceinture

formaient une poche. Dans ce tablier, elle portait les lots de poisson achetés par les mareyeurs jusqu'aux voitures de ceux - ci. C'était cela aussi le travail des (débarkoèz). Il fallait vraiment avoir d'un ou deux sous pour le faire ! Bien maigre salaire en vérité, et qui dépendait d'ailleurs du prix de la marchandise. Alors, dans les (rakwe) de son tablier, ou de sa robe, la pauvre glissait quelquefois-un-ou-deux-poissons, et, en rentrant à la maison, elle disait (tye, v'la s'ke jé pu ragoté) : tiens, voilà ce que j'ai pu "ragoter", c'est - à - dire 'resquiller'.

On était tellement pauvre chez certains qu'on ne mangeait presque jamais de viande. Le poisson, c'était même dans les bons jours ; le plus souvent, on avait du lait et du pain. Il fallait vraiment une bonne marée pour que le père rapporte à la maison quatre louis, qui étaient mangés à l'avance car on vivait tout le temps à crédit. Chez les voisins des Sénécal, à la naissance d'une petite fille, pour réchauffer la chambre où il faisait (mukr) "mucre" : synonyme de humide et malsain, on à brulé des journaux à défaut du plus petit morceau de bois. Les murs étaient (cani) "chani" : synonyme de moisi, par endroits. On leur donna ce soir - là un chaudron de soupe . Quand elle avait trop pitié, la Perelle, une fermière de Callenville qui vendait du lait un sous le litre, le donnait.

Les comptes de la vente du poisson étaient vite faits. Avant toute autre chose, l'armateur prenait la moitié du bénéfice brut. Ensuite, sur la moitié qui restait, il fallait que l'équipage paie les frais : les chandelles, les allumettes, le sel, et tout ce qui était nécessaire au bateau. Alors, il restait à faire le partage, en comptant une part et demie pour le patron. Quant au

méchant mousse, il avait seulement, comme les autres hommes de l'équipage, une matelote tirée au sort.

Henri Sénécal, qui était né le 9 novembre 1885, suivit au fil des jours la vie âpre et rude des "laboureurs de la mer", jours empreints aussi de sa réelle passion de la mer. "La Lune" avait marqué ses débuts à la pêche. Plus tard, il devint patron du Madeleine I que les allemands réquisitionnèrent pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il le remplaça par le Madeleine II, qui fut en même temps son tombeau puisque Henri Sénécal périt en mer le 6 juin 1945, son bateau ayant touché une mine : "mort pour la France" dit l'acte officiel de l'état Civil.